

Léopold Robert Frascatane au tambourin.

Portrait de la première comédienne du comte Demidoff en costume de Frascatane. Phot. communiquée par \mathbf{M}^{me} Dorette Berthoud.

Léopold-Robert

aux prises avec les brigands et les Bonaparte

Un centenaire.

A l'occasion du centenaire de la mort de Léopold Robert, il convient de dire quel-

ques mots des relations de ce peintre avec la famille Bonaparte.

Je ne saurais suivre ici Léopold Robert de ses débuts chez nous et à Paris jusqu'aux ultimes transes de Venise où l'artiste obsédé de toujours par le suicide de son frère, déçu dans son unique amour, ayant des dispositions héréditaires à la neurasthénie et affecté par la malaria, se tranchera la gorge dans ce palais Pisani si pesant et si sévère. C'était le vendredi 20 mars 1835.

Au temps du banditisme.

L'époque était mouvementée. Robert avait vu les Alliés entrer à Paris. Il avait vu Napoléon y revenir. Toute l'Europe passant dans Rome allait-elle arracher l'artiste à son obscure méditation ?

Celui-ci y arrive quand sévit, en Italie, le banditisme. Il choisit ses modèles parmi ces aventuriers et leurs compagnes. Celles-ci ne mettent point du pittoresque et du tragique que sur ses toiles puisqu'un jour son modèle de longtemps, la fameuse Teresina, au visage aussi pur que les visages les plus purs de Raphaël et de Pérugin menace de le poignarder! Vérité ou fable? Les amours de Robert et de la Teresina sont-elles pure invention de Lamartine? M. Théophile Robert a dit se souvenir qu'enfant, il avait vu ce geste mentionné dans une lettre aujourd'hui introuvable parmi des liasses de correspondance de famille

Robert, au remarquable talent, mais dont la peinture, parfois conventionnelle à l'excès, laisse rêveur l'amateur moderne même fidèle au classicisme, paraît, plusieurs années, séduit par les contrastes qu'opposent la chasteté de doux et beaux visages de femmes avec leurs congénères les brigands. Le contraste serait peut-être plus poignant, si ces derniers, au lieu de figurer en Adonis sur ses toiles, y étaient quelque peu effrayants! Mais les brigands de Léopold Robert sont si bien mis qu'on leur prêterait sur l'heure, sans hésitation ni quittance, cinquante mille francs. Ce sont gaillards si sympathiques qu'à l'époque l'on se bataille pour en acheter. Ils sont rasés de frais.

Les grands de ce monde demandent à Robert de gentils brigands comme chez le traiteur des canetons bien en chair. Le musée de Lausanne, par exemple, possède une toile exécutée à Rome, en 1825, représentant la femme d'un brigand veillant sur son mari endormi; cet étrange brigand, couché avec la raideur d'un soldat de plomb, a l'air, dans son

costume galonné et son élégant chapeau à rubans, d'un prince d'opérette ou de quelque châtelain cossu, singulièrement gêné par le dangereux fusil que Robert lui place incontinent sur les jambes.

Qu'eût dit M. Mussolini, de devoir passer en revue tous les brigands de Léopold Robert? Le Duce, eût dû descendre dans des grottes, entrer dans le creux des châtaigniers, grimper sur les montagnes de Terracine, faire la garde devant les couvents, prendre des airs de samaritain, dévider des bandes de pansements, s'agenouiller en prière avec des épouses de bandits et leur dire la bonne aventure! Il eût dû les surprendre, se piquer dans les broussailles, les alarmer et leur jouer de la mandoline. Un temps de galop n'eût-il pas transporté le dictateur à Frosinone et Sonino devant l'aristocratique quartier général des brigands qui tenaient le pays jusqu'à Ravennes? Dans ces Termini et ce pays de dieux habité par des diables, on l'eût assez bien vu faire la révérence à Saint-Jean-le-Décollé, patron, — ma foi, — de tous ceux que l'on exécutait, place du Peuple.

Mais il est plus difficile de sortir de chez les brigands qu'on ne le croit. Aussi, las de semblables modèles, Léopold Robert, croyant changer d'air, saute-t-il, à pieds joints, dans la famille Bonaparte, famille dont la réputation du chef, israélite, si l'on en croit Drumond pourfendeur et canonnier s'il en fut devant l'Éternel, eût dû lui faire présager que la température générale risquait de ne point changer.

Les Bonaparte.

Comme on le sait, Napoléon I^{er} n'avait pas eu de postérité. A qui va-t-il conférer les titres qu'il eût par la suite donné à des fils ? Il offrira à son frère Joseph celui de roi de Naples et d'Espagne; son frère Louis acquiert celui de roi de Hollande; Lucien devient prince de Canino; Jérôme comte de Montfort.

Du mariage de son frère Joseph, avec Julie Clary, fille d'un « soyeux » de Marseille étaient nées deux princesses Bonaparte, Zénaïde et Charlotte, à qui s'intéressera Léopold Robert. Une toile de David, peintre à Bruxelles, en 1822, et dont il existe deux répliques représente ces deux princesses.

De son côté, Louis, roi de Hollande, comte de Saint-Leu, avait eu de son mariage avec Hortense de Beauharnais deux fils, Napoléon-Louis et Louis-Napoléon, qui deviendra Napoléon III. Quant à Lucien, prince de Canino, il eut un fils, Charles, prince de Musignan, et une fille — seconde Charlotte — épouse du prince Gabrielli et cousine germaine de Charlotte, sœur de Zénaïde. Voici donc deux Charlotte qu'il ne faut point confondre. On en voit parfois davantage.

Comme pour des raisons politiques, il répugnait à Napoléon I^{er} de voir les siens épouser des étrangers, il s'arrangea à les marier entre eux. C'est ainsi que Zénaïde épouse son cousin germain Charles Bonaparte, fils de Lucien, et que sa sœur, première Charlotte fille de Joseph, et que va aimer Léopold Robert, épouse aussi un cousin germain, Napoléon-Louis. Comme Napoléon I^{er} eut en tout sept frères et sœurs, oublions en route, pour simplifier, une Elisa, une Pauline, toujours belle et une Marie-Annunciade-Caroline, princesse Murat.

Le comte Primoli, l'un des récents fondateurs du Musée Napoléon, à Rome, était devenu, avec le temps, dépositaire de nombreuses reliques Bonaparte. Primoli descendait lui-même de Charles et Zénaïde héritière jadis de sa sœur Charlotte aimée de Léopold Robert. Non seulement, ce musée conserve entre autres le portrait de Charlotte Bona-



Charlotte et Finaïde Bonaparte

Charlotte qu'aimera plus tard Léopold Robert, est la plus petite à gauche. Toile de David, peinte à Bruxelles en 1822; photographie de l'original au Musée Napoléon à Rome, communiquée par M^{me} L. Florentin.



Princesse Charlotte Bonaparte.

Dessin de Léopold Robert, Musée Napoléon à Rome, publié par M^{me} L. Florentin.

parte qui nous intéresse, dessin de Léopold Robert, mais il en contient beaucoup d'autres, celui aussi de Charlotte Gabrielli, à ne point confondre avec la Charlotte de Léopold...

Récapitulons! En novembre 1830, soit neuf ans après que l'on eût vu mourir à Sainte-Hélène un Napoléon abreuvé d'amertume, retourne précisément à Florence Charlotte Bonaparte, fille du roi Joseph, femme de Napoléon-Louis, belle-fille du roi Louis et de la reine Hortense et belle-sœur du futur Napoléon III. Il y a même des forêts vierges plus faciles à explorer.

Logis sympathiques au milieu de la bourrasque des événements.

La princesse Charlotte est femme d'assez petite santé, un peu sphynx, petite, — suivant un journal privé de l'époque, — légèrement contrefaite, marquée par la petite vérole, et que plusieurs portraits authentiques montrent voilée jusqu'au menton. Ses yeux gris verdâtre, tachetés de brun, sont pourtant pleins de charme.



Prince Napoléon-Louis Bonaparte.

Dessin de Jési; inédit; Musée Napoléon à Rome, photographie communiquée
par M^{me} L. Florentin.

Sur les bords de l'Arno, la princesse et sa cousine de Villeneuve soigneront avec passion, œillets, orangers et jasmins d'Espagne. La chambre de Charlotte est un « joli nid », — écrit avec attendrissement Valérie Masuyer, lectrice de la reine Hortense, — le lit commun, tendu en mousseline blanche doublée de taffetas bleu ciel, est un « véritable bijou». Les souvenirs de l'empereur sont nombreux dans cette pièce du palais Gianfigliazzi — aujourd'hui palais Bonaparte — place San Trinita, où Léopold Robert fera quelques premières visites à la princesse Charlotte avant son veuvage.

La reine Hortense et Louis-Napoléon, après un court séjour à Florence, se rendent à Bologne et Rome. C'est le moment où meurt le souverain pontife et où grandissent les troubles agitant les Romagnes. Des sociétés secrètes, encouragées par la révolution de Paris de 1830, souhaitent l'unité de la Péninsule, ne voulant laisser au pape que la puissance spirituelle. On exile soudain de Rome le prince Louis, suspect, et que l'on dit être affilié aux révolutionnaires. La reine Hortense y mène une vie agitée. Quand la révolution s'étend, le prince Napoléon et son frère Louis sont à la tête des insurgés.

Plus tard, bien que les Bonaparte fussent aussi mal vus à Florence, Léopold Robert les voit chez eux au Palais Serristori. Il peint et ne quitte guère la princesse Charlotte, surtout que depuis peu elle est veuve. Il a loué avec ses amis un bel appartement dans le palais Passerini et énumère avec enthousiasme les richesses de sa chambre ou « du salon qui a 40 pieds sur 34 et est orné de 51 tableaux d'après les meilleurs maîtres ». Il y a des canapés de soie rouge, dix-huit chaises, des tables dorées, une cheminée de marbre, une glace de six pieds de haut et un grand lustre.

De Paris, M. Marcotte, qui s'occupe des expositions de Léopold Robert, qui surveille sa réputation d'artiste, qui le conseille, qui obtient parfois ses déplacements et le renouvellement de ses sujets, et qui a sur lui une salutaire influence, devinera-t-il qu'une femme, une Bonaparte. d'une famille en somme les plus néfastes de l'Europe, va prendre de

l'ascendant sur son brave et loyal ami?

Robert n'était point insensible aux hommages des grands. L'arrivée des moissonneurs dans les Marais Pontins, acheté par Louis-Philippe, pour les collections du Palais royal, l'insigne de la Légion d'honneur que le roi pique à sa boutonnière, en 1831, tous ses succès le rendent gai, lui donnent de l'entrain, l'incitent à se placer, comme il le dit, à la tête des hommes de génie.

Léopold Robert aime pour la première fois de sa vie.

Léopold écrit, le 18 avril 1831 : « Je vais chaque jour chez la princesse Charlotte qui a été extrêmement affligée de la mort de son époux. Nous faisons de la lithographie ensemble. J'y passe deux ou trois heures et nous travaillons comme on ne peut plus. Tu verras nos œuvres. Cette chère princesse est si bonne, si douce et cette occupation l'amuse et la distrait. C'est sa mère qui m'a tant engagé à faire mon possible pour lui donner un peu de goût pour les arts que je le fais bien volontiers sans pour cela perdre beaucoup de temps. J'y vais à quatre heures jusqu'à la nuit; j'y vais aussi quelquefois le soir. » Peu après, Léopold Robert écrira en Suisse, pour la première fois de sa vie : « Je suis épris. »

Joli résultat. Un artiste de haute valeur, de grand mérite, pieux, affectueux, doux, contenu, confiant, absolu, sincère, à l'âme vierge, amoureux, à trente-sept ans, et malgré lui, d'une femme morbide, à santé délicate, sans discipline, sans foi, superstitieuse et coquette. D'une part, un mystique d'une sensibilité créatrice géniale, d'autre part une femme assez médiocre. Qui succombera ? C'est là qu'est l'élément poignant du drame!

Le pathétique ne gît point dans la description du cadavre de Robert, trouvé plus tard, à Venise, à demi décapité et dont s'épanche la carotide ouverte par un rasoir. Il n'est point davantage dans son convoi funèbre, en gondole. Est-il plus justement dans l'étrange compétition de deux amis sincères, Édouard Odier et Léopold Robert? Car il n'y a pas qu'un Léopold Robert, mais encore un Édouard Odier qui s'éprend de cette princesse lointaine. Si la scandaleuse et tragique aventure, — bien après la mort de Robert, — de Charlotte avec un prétendu Polonais, entre Pise et Gênes, risque de ternir la pureté du souvenir que nous pouvions garder de Léopold et de sa vie, du moins nous montre-t-elle combien il était supérieur à cette femme à qui il ne se confia même pas.

Les biographes.

A propos de la mort de la princesse Charlotte, Lamartine prétend que seul un noble étranger en connaît le secret. Barrès parle d'un brillant Polonais. Feuillet de Conches d'hémorragie. M. Raffaello Barbiera a raconté cette tragédie dans son livre paru en 1928 :

Nella città dell'amore, d'après un document conservé dans la famille Sforza. De tels détails marquent l'abîme qui séparait psychologiquement et moralement un assez grand homme d'une femme qui ne le valait point.

Il y a, entre les intéressants ouvrages des biographes de Léopold Robert, des divergences qui n'ont rien de terriblement capital. Deux ouvrages sur Léopold Robert, viennent de paraître. L'un de M^{me} Dorette Berthoud, révèle la compétition de sentiments de Léopold Robert et de son ami Édouard Odier, ainsi surtout que le mobile précis de l'acte de désespoir du grand peintre des Montagnes neuchâteloises. L'autre de M^{me} L. Florentin, critique d'art à Genève, sœur de Marcelle Tinayre, s'attache plutôt à l'étude de l'œuvre du peintre.

Ce n'est point le souvenir de la mort de Léopold Robert que nous devons garder. Il faut, au contraire, se repaître de la tumultueuse joie de vivre qui éclate sous son pinceau comme un brillant feu d'artifice et qui jaillit tel l'épi de la gerbe des *Moissonneurs*.

[22 décembre 1934.]